



HAL
open science

Introduction du dossier Héros nationaux et pères de la nation en Afrique

Hélène Charton, Marie-Aude Fouéré

► **To cite this version:**

Hélène Charton, Marie-Aude Fouéré. Introduction du dossier Héros nationaux et pères de la nation en Afrique. Vingtième siècle. Revue d'histoire, 2013. ⟨halshs-02433026⟩

HAL Id: halshs-02433026

<https://shs.hal.science/halshs-02433026v1>

Submitted on 8 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

PRÉSENTATION

Hélène Charton et Marie-Aude Fouéré

Presses de Sciences Po | « [Vingtième Siècle. Revue d'histoire](#) »

2013/2 N° 118 | pages 3 à 14

ISSN 0294-1759

ISBN 9782724633344

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2013-2-page-3.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Présentation

Hélène Charton et Marie-Aude Fouéré

Le cinquantenaire des indépendances africaines offre aux pays africains et à leurs diasporas, à la communauté scientifique internationale comme aux anciennes puissances coloniales l'occasion de dresser le bilan des réussites et des échecs (économiques, sociaux ou politiques) de ce vaste mouvement. L'effondrement des autoritarismes et des régimes de parti unique, la libéralisation d'un espace public et le renforcement des mobilisations sociales, une démocratisation et une alternance politique en demi-teinte, le retrait, la privatisation et la criminalisation de l'État, l'informalisation des économies et les pesanteurs des termes de l'échange international, l'émergence de nouveaux modes d'extraversion et de codes de moralité, etc., autant de changements majeurs qui ont marqué la période postindépendance et s'agencent différemment en fonction de chaque trajectoire nationale ; autant d'évolutions qui ponctuent l'inventaire de ces cinquante ans écoulés¹. Dans une période marquée par des débats mouvementés sur le legs et les mémoires de la colonisation, ces bilans informent aussi une actualité qui s'interroge sur le poids du passé dans la construction des relations entre l'Afrique et le reste du monde au présent et pour l'avenir².

Centrés sur les bouleversements des structures sociales, économiques et politiques, ces regards rétrospectifs négligent pourtant de revenir sur les récits de la nation de la période postindépendance produits par les pouvoirs qui délaissent, dans le même temps, leurs assises mémorielles et les hommes qui les ont incarnés. Transmises ou reconstruites, ces mémoires collectives qui se sont construites en prise avec ces récits officiels ou dans les interstices qu'ils ont laissés ouverts sont également passées sous silence. Pourtant, le souvenir des grandes figures

(1) Voir les réflexions sur l'État en Afrique depuis les indépendances, tels Jean-François Bayart, *L'État en Afrique : la politique du ventre*, Paris, Fayard, 1989 ; Jean-François Bayart, Stephen Ellis et Béatrice Hibou, *La Criminalisation de l'État en Afrique*, Bruxelles, Complexe, 1997 ; Béatrice Hibou, *La Privatisation des États*, Paris, Karthala, 1999 ; Jean-François Bayart, « L'Afrique dans le monde : une histoire d'extraversion », *Critique internationale*, 5, 1999, p. 97-120. Pour des bilans récents, on peut consulter Martin Meredith, *The State of Africa : A History of Fifty Years of Independence*, Londres, Simon & Schuster, 2006, et des numéros spéciaux de revues, par exemple le numéro 45 de la revue *Africa Spectrum* et notamment l'introduction de Thomas Bierschenk et Eva Spies, « Continuities, Dislocations and Transformations : 50 Years of Independence in Africa », *Africa Spectrum*, 45, 2010, p. 3-10 ; *Outre-mers : revue d'histoire*, numéro « Cinquante ans d'indépendances africaines », 368-369, 2010.

(2) Christine Deslaurier et Aurélie Roger, « Mémoires grises : pratiques du passé colonial en Europe et en Afrique », *Politique africaine*, 102, 2006, p. 5-27 ; Jean-Pierre Chrétien, « Le passé colonial : le devoir d'histoire », *Politique africaine*, 98, 2005 ; Romain Bertrand, *Mémoires d'empire : la controverse autour du fait colonial*, Bellecombe-en-Bauges, Éd. du Croquant, 2006.

nationales de la lutte anticoloniale et des pères de la nation joue pleinement dans l'échiquier politique présent et dans les imaginaires de nations toujours en construction et en recomposition¹. Un demi-siècle après les indépendances, à l'heure des alternances timides et des fragiles démocraties, que reste-t-il de leur mémoire ? Héros de la geste nationaliste et du récit des origines, la plupart de ces grands hommes, et encore plus les pères de la nation portés au pouvoir, ont également incarné les régimes les plus autoritaires, oscillant entre la figure du « titan » et celle du « tyran »². Comment cet héritage parfois encombrant s'est-il transmis de génération en génération ? Par qui, quand et comment a-t-il été approprié, oublié ou rejeté ? Quels en sont les usages politiques et mémoriels passés et présents ? Ce dossier répond à ces interrogations pour appréhender plus largement les « jeux de mémoire³ » qui travaillent les pratiques, les langages, les représentations et les subjectivités politiques. Contrairement au diagnostic pessimiste porté sur l'existence d'une « crise de mémoire » en Afrique⁴, il témoigne du travail incessant du souvenir dans le présent des sociétés africaines⁵. La manière dont les mémoires de ces figures tutélaires se fabriquent et évoluent, incluant parfois des individus pour plus tard les rejeter et s'en approprier de nouveaux, importe pour qui cherche à saisir les mécanismes de production d'un sentiment national et les enjeux qui les portent.

Les articles proposés explorent, souvent conjointement, deux grands axes. Le premier a trait aux modalités de construction et de transmission du grand récit de la nation par des acteurs aussi divers que l'État, les partis politiques d'opposition ou les organisations de la société civile. Les points de convergence et de divergence de ces différentes écritures, réécritures et « usages politiques du passé⁶ » définissent les contours toujours mouvants des imaginaires contemporains de la nation et les enjeux de légitimation ou de contestation qu'ils servent.

(1) Benedict Anderson, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1983 ; trad. fr., *id.*, *L'Imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. de l'angl. par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, 2002 ; Ernest Gellner, *Nations and Nationalism*, Ithaca, Cornell University Press, 1983 ; Eric J. Hobsbawm, *Nations and Nationalism since 1780 : Program, Myth, Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990 ; trad. fr., *id.*, *Nations et nationalisme depuis 1780 : programme, mythe, réalité*, trad. de l'angl. par Dominique Peters, Paris, Gallimard, 1992.

(2) Robert H. Jackson et Carl G. Rosberg, *Personal Rule in Black Africa : Prince, Autocrats, Prophet, Tyrant*, Berkeley, University of California Press, 1982 ; Ali Mazrui, « *The Titan* » of Tanzania : Julius K. Nyerere's Legacy, Binghamton, The Institute of Global Cultural Studies, 2002 ; Kaké Ibrahima Baba, *Sékou Touré, le héros et le tyran*, Paris, Jeune Afrique, 1987.

(3) *Cahiers d'études africaines*, numéro spécial sous la direction de Marie-Aude Fouéré, 197, 50 (1), 2010.

(4) Cette crise serait l'effet combiné d'une nouvelle modernité urbaine et industrielle tournée vers le progrès et l'avenir ainsi que de l'imposition d'idéologies étatiques hégémoniques. Voir Richard Werbner (dir.), *Memory and the Postcolony : African Anthropology and the Critique of Power*, New York, Zed Books, 1998.

(5) Jean-Pierre Chrétien et Jean-Louis Triaud, *Histoire d'Afrique : les enjeux de mémoire*, Paris, Karthala, 1999 ; Bogumil Jewsiewicki et Valentin Y. Mudimbe, *History Making in Africa*, Middletown, Wesleyan University, 1993.

(6) François Hartog et Jacques Revel, *Les Usages politiques du passé : enquêtes*, Paris, Éd. de l'EHESS, 2001 ; Marie-Christine Lavabre, « Usages du passé, usages de la mémoire », *Revue française de science politique*, 44 (3), 1994, p. 480-493.

Ils montrent que le héros du passé est une « ressource rare¹ » mais déterminante dans la constitution des capitaux symboliques utilisables dans le jeu politique présent. Le second axe est celui des mémoires collectives construites et transmises par des groupes plus restreints, en marge du jeu politique national. La question des rapports entre une mémoire officielle promue par l'État mais produit de multiples récits nationaux sur le passé, et ces mémoires collectives plurielles et mouvantes, longtemps exprimées en sourdine dans les interstices laissés par l'État et confinées à des collectifs restreints, ou encore non verbalisées mais objectivées dans les corps, les objets et les pratiques², est centrale pour saisir les processus pluriels de mise, de démise, ou de remise en mémoire, des héros nationaux et des pères de la nation, et, par leur biais, appréhender le jeu politique contemporain et la refonte des imaginaires de la nation.

Héros nationaux et pères de la nation au cœur de la fabrique des imaginaires politiques

Les articles proposent donc des angles de vue différents sur ces processus mémoriels. Loin de représenter la très grande diversité des trajectoires et des destinées de ces héros, les cinq figures ici retracées témoignent de la variété des parcours mémoriels, reflet d'histoires nationales spécifiques. D'autres grands hommes de stature internationale comme Kwame Nkrumah au Nigéria, Thomas Sankara au Burkina Faso ou encore Patrice Lumumba au Zaïre auraient mérité de figurer aux côtés de Léopold Sédar Senghor au Sénégal, Sékou Touré en Guinée, Julius Nyerere en Tanzanie, Jomo Kenyatta au Kenya et Louis Rwagasore au Burundi. Néanmoins, sans vouloir risquer une typologie qui serait nécessairement incomplète, les analyses livrées à partir de ces exemples permettent d'identifier des familles de héros politiques. Leur lecture croisée reflète l'hétérogénéité ou la proximité de ces trajectoires mémorielles que caractérisent la vénération, la nostalgie, l'oubli progressif, voire le refoulement.

Les « héros nationaux » renvoient aux grandes figures de la lutte anticoloniale qui n'ont pas accédé au statut de « père de l'indépendance », encore moins de « père de la nation » car ils ont été évacués de la scène politique par les métropoles, tels Patrice Lumumba au Zaïre³ ou Ruben Um Nyobè au Cameroun⁴, ou à la suite des conflits politiques internes ayant opposé des groupes

(1) Arjun Appadurai, « The Past as a Scarce Resource », *Man*, 16 (2), 1981, p. 201-209.

(2) Sur le thème du passé incorporé, inspiré par les réflexions bourdieusiennes sur l'objectivation dans les pratiques, voir tout particulièrement : Johannes Fabian, *Remembering the Present : Painting and Popular History in Zaire*, Berkeley, University of California Press, 1996 ; Nicolas Argenti, *The Intestines of the State : Youth, Violence, and Belated Histories in the Cameroon Grassfields*, Chicago, The University of Chicago Press, 2007 ; Rosalind Shaw, *Memories of the Slave Trade : Ritual and the Historical Imagination in Sierra Leone*, Chicago, The University of Chicago Press, 2002.

(3) Pierre Halen et Janos Riesz, *Patrice Lumumba entre Dieu et Diable : un héros africain dans ses images*, Paris, L'Harmattan, 1997.

(4) Achille Mbembe, « Le spectre de l'État : des dimensions politiques de l'imaginaire historique dans le Cameroun postcolonial », *Histoire de l'Afrique : revue de la Bibliothèque nationale*, 34, 1989, p. 2-13.

engagés dans la lutte pour l'indépendance, comme dans le cas de Tom Mboya au Kenya ou de Louis Rwagasore au Burundi. Ces figures très tôt écartées du pouvoir jouissent d'un statut d'icône, ayant été investies d'une forte charge populaire sans avoir à « subir l'usure du temps et l'épreuve du pouvoir¹ » préjudiciables à tant d'autres. Parce qu'ils ont souvent occupé des fonctions politiques ou ont été engagés dans la lutte partisane avant l'indépendance, mais n'en restent pas moins des « météores » qui, à l'instar de Patrice Lumumba, ont « traversé le ciel² » politique en y laissant leurs empreintes symboliques mais sans accéder aux plus hautes responsabilités, ces héros nationaux se positionnent à mi-chemin entre les hommes d'État, auxquels se rattachent les pères de la nation, et les héros populaires³. La figure du héros populaire, « avant tout défini par le charisme que lui confèrent ses exploits (traditionnellement par le fait des armes) plutôt que par l'officialité de sa fonction, même s'il peut éventuellement faire l'objet d'un culte officiel⁴ », comme le rappellent Julien Bonhomme et Nicolas Jaoul, n'est pas abordée ici parce que ces hommes sont restés aux portes des palais. À l'exception de Louis Rwagasore qui, comme le rappelle Christine Deslaurier, fut prince du Burundi, fondateur du parti nationaliste Union et progrès national (Uprona) et assassiné à moins de 30 ans le 13 octobre 1961, quelques semaines après la victoire de son parti aux élections législatives, toutes les autres figures politiques présentées dans le dossier sont des chefs d'État qui ont accédé au statut de « père de l'indépendance » ou « père de la nation ». Si ces deux statuts se superposent parfois, comme chez Julius Nyerere, Jomo Kenyatta et Sékou Touré, trois vétérans de la lutte pour l'indépendance ayant pris les rênes du pouvoir et lié leur trajectoire personnelle au destin de la nation, le cas de Léopold Sédar Senghor illustre bien, selon Jean-François Havard et Étienne Smith, la disjonction qui peut s'opérer entre ces deux conditions. En effet, le premier président sénégalais n'est pas remémoré comme père de l'indépendance parce qu'il a appelé à une indépendance négociée et à long terme, que traduisait son engagement pour le « oui » au référendum du 28 septembre 1958 sur le projet de Constitution d'une Communauté franco-africaine porté par le général de Gaulle⁵. Cela explique le retour actuel de figures nationales, hier oubliées mais aujourd'hui réinvesties, tel Valdiodio Ndiaye, au positionnement plus manifestement indépendantiste, voire de figures religieuses comme Ahmadou Bamba, le fondateur de la confrérie

(1) Pierre Halen, « Mythe, histoire et procès de sens : visite guidée d'une imagerie », in Pierre Halen et Janos Riesz, *op. cit.*, p. 20.

(2) *Ibid.*, p. 20.

(3) Pierre Centlivres, Daniel Favre et Françoise Zonabend (dir.), *La Fabrique des héros*, Paris, Éd. de la MSH, 1999.

(4) Julien Bonhomme et Nicolas Jaoul, « Grands hommes vus d'en bas : l'iconographie officielle et ses usages populaires », *Gradhiva*, 11, 2010, p. 5-29.

(5) Léopold Sédar Senghor, « Nous sommes opposés à toute rupture avec la France », *Union française parlementaire*, 10/99, novembre 1958, p. 7-43 ; Adama Baytir Diop, *Le Sénégal à l'heure de l'indépendance (1957-1962)*, Paris, L'Harmattan, 2008.

mouride¹. Si chaque pays dispose d'un panel assez large de héros qui nourrissent la fabrique des imaginaires nationaux, le statut de père de la nation est généralement unique. Et en Afrique comme dans d'autres régions du monde (songeons aux États-Unis où trône la figure tutélaire de George Washington ou à l'Inde qu'incarne l'icône Gandhi), l'avènement du père de la nation est étroitement lié à la naissance des nations indépendantes. Ce dernier apparaît dans les mythologies politiques nationales comme le garant de l'unité nationale ; son parcours exceptionnel le rattache aux héros fondateurs qui peuplent les cosmogonies africaines.

Or si la figure du père de la nation est unique, la manière dont sa mémoire officielle a été construite, transmise ou encore contestée varie selon les pays. L'une des questions posées par ce dossier est précisément de comprendre les enjeux de cette pluralité en fonction des contextes nationaux : comment Louis Rwagasore est-il devenu, à titre posthume, sinon un père de la nation, à tout le moins « l'opérateur symbolique de la médiation politique » dans un Burundi déchiré par les divisions ethniques ? Pourquoi Julius Nyerere suscite-t-il aujourd'hui une vénération croissante alors que le Sénégal est marqué par une désenghorisation de son récit national, à l'exception, dans chaque cas, de collectifs restreints bien circonscrits ? Pourquoi la figure de Jomo Kenyatta s'est-elle diluée dans un panthéon élargi alors que Sékou Touré reste une figure centrale, qu'elle soit célébrée ou honnie ? Cette diversité des mémoires officielles renvoie aux processus de construction de la figure du père ou du héros national de son vivant, dans des contextes historiques et politiques spécifiques. Elle tient également aux processus posthumes de mémorialisation qui évoluent dans le temps, opérant un incessant travail de « refiguration des protagonistes² » des temps passés pour s'ajuster aux enjeux sociaux et politiques du présent. Évoquant les grands héros du panthéon français, Raoul Girardet le soulignait dans *Mythes et mythologies politiques* : « Il y a le temps de la présence, du Sauveur enfin survenu, celui sans doute où le cours de l'histoire est en train de s'accomplir, mais celui aussi où la part de la manipulation volontaire pèse du poids le plus lourd dans le processus de l'élaboration mythique. Et il y a encore le temps du souvenir : celui où la figure du Sauveur, rejetée dans le passé, va se modifier au gré des jeux ambigus de la mémoire, de ses mécanismes sélectifs, de ses refoulements et de ses amplifications³. » C'est précisément ce double mouvement de construction de la figure du père de la nation en Afrique et de ses mémorialisations successives, posthumes, que ce dossier s'efforce d'expliquer.

Ainsi, les modalités de la construction de la figure des héros politiques portées par un discours officiel parfois mystificateur varient suivant les lieux. Si la force

(1) Ferdinand de Jong, « Remembering the Nation : The Murid *Maggal* of Saint-Louis Senegal », *Cahiers d'études africaines*, 197, 50 (1), 2010, p. 123-151.

(2) Paul Ricoeur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éd. du Seuil, 2000, p. 579-580.

(3) Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Éd. du Seuil, 1986, p. 72.

d'imposition et le degré d'ancrage populaire de ces mythes officiels, « représentations idéalisées, partiellement inventées et en tout cas simplifiées du réel » comme le rappelle ici Céline Pauthier, sont inégales, quelques caractéristiques communes se dégagent néanmoins. La mémoire officielle s'enracine dans la glorification du combat contre le pouvoir colonial. Cette lutte emprunte des formes diverses : luttes syndicales et politiques (Guinée, Burundi), révolte armée (Kenya) ou nationalisme modéré (Tanzanie, Sénégal). Elle est parfois couronnée par l'emprisonnement voire la mort du héros qui lui confère le statut de martyr, comme dans les cas de Jomo Kenyatta ou de Louis Rwagasore. Or la fonction première du mythe étant de légitimer le nouveau pouvoir, c'est précisément au cours de cette phase de consolidation du mythe fondateur de l'indépendance incarnée par son héros que s'élabore une mémoire officielle, souvent exclusive. Dans ce processus, le degré de violence mobilisée pour imposer la version officielle détermine souvent la force de son rejet, global ou partiel, par certains groupes.

Les pratiques du pouvoir instaurées par les nouveaux gouvernements confortent la prééminence du père de la nation, poussée jusqu'à un véritable culte de la personnalité, comme dans le cas de la Guinée. Dans la plupart des pays d'Afrique nouvellement indépendants, le président fondateur concentre tous les pouvoirs : chef de l'exécutif, il est également le chef du parti unique qui s'impose rapidement et qui contrôle l'appareil législatif. Dans ces configurations de type autoritaire, l'opposition est bâillonnée voire sévèrement réprimée ou éliminée. Si elle est parfois muselée par son intégration à la gestion néopatrimoniale et clientéliste du pouvoir¹, elle est le plus souvent soumise à l'exercice autoritaire du pouvoir qui n'hésite pas à recourir aux exils forcés et aux emprisonnements, fréquents en Tanzanie et au Sénégal, aux assassinats politiques comme au Kenya, voire à des répressions sanguinaires, comme en Guinée. Ces modes de gouvernement allant de la cooptation à, dans les cas les plus extrêmes, une « nécropolitique² » fondée sur le pouvoir de faire mourir ou laisser vivre, se doublent très souvent d'une mise en scène du pouvoir qui accorde une place centrale au président père de la nation. Plusieurs registres sont mobilisés et exploités à des degrés divers par les pouvoirs, entre discours, effigies et affichage physique. Un ressort des plus communs, analysé en détail par Bogumil Jewsiewicki à propos de Patrice Lumumba comme figure christique³, est la symbolique religieuse qui met en scène le sacrifice du héros et exalte ses qualités personnelles et morales, si ce n'est spirituelles (Jomo Kenyatta, Julius Nyerere, Sékou Touré). Les thèmes de la prédestination du futur leader national et de sa renaissance symbolique

(1) Jean-François Bayard, *op. cit.*

(2) Achille Mbembe, « Nécropolitique », *Raisons politiques*, 21, 2006, p. 29-60.

(3) Bogumil Jewsiewicki, « Figures des mémoires congolaises de Lumumba : Moïse, héros culturel, Jésus-Christ », *in* Pierre Halen et Janos Riesz, *op. cit.*, p. 353-386.

jouent dans ce cadre un rôle important¹. Le registre de la tradition est aussi fortement mobilisé. Sékou Touré insistait sur sa parenté avec le héros Samory Touré. Jomo Kenyatta se présentait en public avec les atours d'un chef de clan kikuyu tout en entretenant une savante ambiguïté entre nationalisme et ethnonationalisme. Julius Nyerere, quant à lui, n'hésitait pas à se parer des *regalia* de chef ethnique lors de ses visites en région ou pendant les cérémonies officielles. Lors de la célébration de l'Union entre le Tanganyika et Zanzibar le 26 avril 1964, un cliché photographique l'immortalise vêtu d'une peau de léopard en train de mélanger, dans unealebasse, une poignée de terre du Tanganyika et de Zanzibar. Le président occupe aussi l'espace public à travers ses discours, ses apparitions publiques et ses prises de parole radiodiffusées. La production de textes savants, littéraires ou idéologiques de première main renforce également l'adhésion des éduqués et des lettrés au nouveau récit de la nation. De nombreux travaux universitaires se sont attachés à mettre en perspective la production intellectuelle et politique des chefs d'État comme Julius Nyerere, Kwame Nkrumah ou Léopold Sédar Senghor, trois intellectuels et hommes de lettres éduqués dans des universités européennes, chantres de la tradition et de la fierté africaine et théoriciens du socialisme africain², avec leur mise en acte dans des politiques nationales de développement. Les analyses que nous proposons se réfèrent à ce corpus de textes et de discours qui forment les idéologies politiques, parfois appelées philosophies, des pères fondateurs de la postindépendance. Elles s'intéressent cependant moins à leur contenu idéologique qu'aux processus d'identification sélective que ceux-ci ont pu susciter au sein de la population tout en contribuant à la mise en scène du pouvoir et à la construction de mémoires officielles. Comme le montre notamment Christine Deslaurier à propos de Louis Rwagasore, l'inscription de la figure du père de la nation ou du héros national dans les espaces publics, à travers une iconographie officielle, l'édification de monuments et des places éponymes, participe à « la fabrique officielle du souvenir³ ».

Ce « pouvoir sur scène⁴ » est un puissant moteur de la fabrique des imaginaires nationaux. Dans ces constructions, le chef de l'État est à la fois l'émanation et

(1) Harris Memel-Foté, « Des ancêtres fondateurs aux pères de la nation : introduction à une anthropologie de la démocratie », *Cahiers d'études africaines*, 31 (3), 1991, p. 263-285.

(2) Voir notamment Léopold Sédar Senghor, *Liberté 1 : négritude et humanisme* (1945), Paris, Éd. du Seuil, 1964 ; Léopold Sédar Senghor, *Nation et voie africaine du socialisme*, Paris, Présence africaine, 1959, 1961, p. 22, 24 et 26 ; Julius Nyerere, *Freedom and Unity, Uburu na Umoja : A Selection from Writings and Speeches, 1952-1965*, Oxford, Oxford University Press, 1967 ; Jomo Kenyatta, *Suffering without Bitterness : The Founding of the Kenya Nation*, Nairobi, East African Publishing House, 1968.

(3) Dans ses travaux inauguraux sur la mémoire, Maurice Halbwachs montre que la mémoire se maintient d'autant mieux qu'elle s'incarne dans des lieux physiques. Voir notamment Maurice Halbwachs, *La Topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte : étude de mémoire collective*, Paris, PUF, 1941, 2008. Dans cet ouvrage, le sociologue, évoquant la mémoire du Christ, insiste sur la permanence spatiale face à l'évanescence mémorielle : « Comment une telle mémoire eût-elle pu durer, si elle ne s'était attachée à quelques points du sol ? Ces lieux étaient réels, dans le présent comme dans le passé » (p. 126).

(4) Georges Balandier, *Le Pouvoir sur scène*, Paris, Balland, 1980.

le garant de l'intégrité de la nation comme « communauté imaginée » unissant des individus liés par le partage de référents moraux, culturels, historiques et la poursuite de buts communs¹. C'est précisément la fonction assignée au mythe fondateur de la nation porté et incarné par le premier président que de dessiner les contours de cette communauté, d'en définir le contenu et de lui donner corps, au besoin par la force. C'est ce qui explique que l'effigie du héros politique vienne envahir l'espace public. Comme le rappelle Achille Mbembe, elle « appartient au mobilier, et figure parmi les objets qui servent à décorer les maisons. On la retrouve dans les bureaux, le long des avenues, dans les salles d'embarquement des aéroports et sur les lieux de torture. On la porte sur soi. Elle est tout près, sur le corps des personnes, comme dans le cas des femmes qui portent la robe du parti unique² ». Les réappropriations et détournements populaires de cette iconographie³, les énonciations politiques auxquels elle donne lieu dans le langage du ridicule, de l'ironie, de la parodie⁴, loin de contribuer à l'effacement et à l'oubli, participent à cette saturation de l'espace public par le corps du grand homme, perpétuant ainsi le récit national que celui-ci représente et incarne.

Le récit national revisité : concurrence et batailles mémorielles

Si les modes du souvenir des héros nationaux et des pères de la nation sont pluriels en ce qu'ils varient selon les contextes nationaux, ils ne sont pas non plus homogènes au sein de chacun des pays ici considérés. Certes, la recherche hégémonique⁵ est un trait marquant des structures détentrices du pouvoir politique qui conjuguent à la production idéologique des outils de discipline du corps social et des politiques de l'oubli⁶. Mais l'omnipotence de l'État sur ses citoyens et sur les imaginaires de la nation est à questionner. Le grand récit national articulé en mémoire officielle, qui a accompagné l'édification de nouveaux régimes, a toujours cohabité avec de petits récits politiques et identitaires (articulés en discours ou exprimés par le biais des pratiques non discursives) produits au niveau familial, local et régional et soutenus par des mémoires concurrentes⁷. Longtemps réduites au silence et à l'invisibilité des

(1) Benedict Anderson, *op. cit.*

(2) Achille Mbembe, « Notes provisoires sur la postcolonie », *Politique africaine*, 60, 1995, p. 97.

(3) Julien Bonhomme et Nicolas Jaoul, *op. cit.*

(4) Jean-François Bayard, Achille Mbembe et Comi Toulabor, *Le Politique par le bas en Afrique noire : contribution à une problématique de la démocratie*, Paris, Karthala, 1992.

(5) Sur la recherche hégémonique, voir aussi Jean-François Bayart, *op. cit.* ; les travaux inspirés des analyses gramsciennes du politique ; Antonio Gramsci, *Selections from the Prison Notebooks*, New York, International Publishers, 1971.

(6) L'enfouissement délibéré, à des fins d'oubli, de certains pans de l'histoire est un processus classique dans la construction de la nation par l'État, comme l'évoque Ernest Renan en s'interrogeant sur la place de l'historiographie : « L'oubli, et je dirai même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation, et c'est ainsi que le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger. » (Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ? Conférence faite en Sorbonne le 11 mars 1882*, Paris, Calmann-Lévy, 1882, Presses Pocket, 1992, p. 41).

(7) Sur l'autonomie et les résistances des dominés, voir Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien : 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1980, 1994 ; Michel Foucault, « *Il faut défendre la société* », Paris, Éd. du Seuil/Galli-

marges, ces récits et les mémoires qui leur sont associées n'ont pas pour autant disparu. Les changements de régimes favorisent ces réveils mémoriels qui empruntent des formes et des modes d'expression variés. Certes, la chronologie des changements de régimes varie en fonction de chaque histoire nationale. Le décès (Jomo Kenyatta) ou le retrait volontaire de la vie politique du père fondateur (Léopold Sédar Senghor, Julius Nyerere) ne remettent pas nécessairement en cause le régime établi par le père fondateur. Sa survivance dépend en partie de l'enracinement du régime, du rôle que l'ancien chef d'État peut continuer à jouer une fois retiré du jeu politique officiel¹, et de la force d'ancrage du mythe de la nation sur lequel s'est construit le pouvoir en place. Néanmoins, la vague de démocratisation des années 1990, qui correspond presque partout en Afrique à une remise en cause ou à un ajustement des régimes politiques instaurés au lendemain des indépendances par le biais de réformes constitutionnelles, d'adoption ou de réintroduction du multipartisme et de libération de la parole publique, s'est accompagnée d'un réveil mémoriel et de relectures critiques des mythes fondateurs.

Ce dossier cherche précisément à analyser la diversité des renégociations des mythologies politiques plus ou moins partagées par les membres des différentes communautés nationales. Ces renégociations sont le fait de « milieux de mémoire » variés, pour reprendre l'expression de Pierre Nora², qui entretiennent et remodelent le souvenir d'événements du passé contestant l'irénisme politique que portent les grands récits de la nation. Comme ailleurs dans le monde, les victimes sont des acteurs majeurs de ce reflux mémoriel³. Ce sont elles qui initient l'expression des critiques envers le récit national, pointant celui-ci du doigt en tant que méta-récit omnipotent pour mieux s'ériger en porteurs des mémoires oubliées ou évincées par celui-ci. La Guinée en offre un bon exemple, qui témoigne de la volonté de rupture du nouveau pouvoir en place par le biais du déliement des langues sur le système répressif de l'ancien régime. L'action des intellectuels n'a pas été des moindres dans l'émergence de ces contre-récits, jouant généralement un rôle d'avant-garde pour faire entendre la voix des sans-voix. Les romans et nouvelles du grand écrivain kenyan Ngugi wa Thiong'o au Kenya, revisitant l'histoire du mouvement de rébellion Mau Mau contre le colonisateur britannique, ont trouvé leur place dans l'espace public à la faveur des mouvements de mobilisation de la société civile kenyane⁴. Des trajectoires similaires s'observent ailleurs en Afrique au gré des démocratisations.

mard, 1997 ; et, dans le monde anglo-saxon, James Scott, *Domination and the Arts of Resistance : Hidden Transcripts*, New Haven, Yale University Press, 1990 ; trad. fr., *id.*, *La Domination et les arts de la résistance : fragments d'un discours subalterne*, trad. de l'angl. par Olivier Ruchet, Paris, Éd. Amsterdam, 2009.

(1) Roger Southall et Henning Melber, *Legacies of Power, Leadership Change and Former Presidents in African Politics*, Uppsala, Nordiska Afrikainstitutet, 2006.

(2) Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1987, 1997, 3 t.

(3) Jean-Michel Chaumont, *La Concurrence des victimes : génocides, identité et reconnaissance*, Paris, La Découverte, 2002 ; Annette Wieviorka, *L'Ère du témoin*, Paris, Plon, 1998 ; Didier Fassin et Richard Rechtman, *L'Empire du traumatisme : enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007.

(4) Tout particulièrement les deux premiers romans de Ngugi Wa Thiong'o, *Weap not Child*, Londres, Heinemann, 1964, trad. fr., *id.*, *Enfant ne pleure pas*, Paris, Hatier, 1983 ; *id.*, *The River Between*, Londres, Heinemann, 1965, trad. fr., *id.*, *La Rivière de la vie*, Paris, Présence africaine, 1988.

Ces mutations politiques et mémorielles ont parfois suscité des processus de réécritures des mythes fondateurs et des histoires officielles qui faisaient le jeu du pouvoir en place. Opérées du point de vue des groupes précisément exclus ou marginalisés par les pouvoirs dominants, ces réécritures leur permettent de revendiquer leur place et leur part dans la lutte pour l'indépendance, comme aux îles de Zanzibar, en Tanzanie, discutées par Marie-Aude Fouéré, et dans la Guinée post-Sékou Touré présentée par Céline Pauthier. Ainsi, ces « histoires en simili¹ » participent activement à la fabrique de nouveaux imaginaires nationaux et démocratiques fondés sur une pluralité des mémoires qui elle-même fait écho à la pluralité des appartenances à la communauté nationale et des subjectivités politiques qui leur sont attachées.

C'est dans ce contexte que sont introduites ou réintroduites au sein du panthéon national de nouvelles figures de héros nationaux, et que les héritages des présidents fondateurs sont réévalués. Il s'agit en effet de passer d'une mythologie politique axée sur une figure unique de la période postindépendance à une mythologie caractérisée par la pluralité des acteurs de la lutte anticoloniale et des premiers pas de l'indépendance. L'adoption d'un jour national des héros au Kenya marque clairement la pluralisation de la mémoire de la lutte pour l'indépendance, non plus incarnée par le seul père de la nation, Jomo Kenyatta, mais par les dizaines de personnalités qui y ont participé. Au passage, toutefois, la statue du commandeur peut être totalement déboulonnée, le père de la nation refoulé ou tué. Ainsi, au Sénégal, si le souvenir du Senghor lettré francophone et défenseur des identités locales est prégnant chez les « mangeurs de craie² » – les premiers scolarisés du pays (et aujourd'hui élite lettrée âgée) qui entretiennent une forte nostalgie pour l'homme et son régime, comme le démontre ici Étienne Smith –, un processus de désenghorisation affecte plus largement la société sénégalaise et s'observe au sein de la jeunesse, tournée vers de nouvelles figures de la réussite et adoptant de nouveaux codes moraux³. Au passage, le cas senghorien, qui témoigne d'un pluralisme mémoriel interne au Sénégal, dévoile un important hiatus entre ces mémoires sénégalaises et les figurations de Senghor dans la société française.

Les mémoires plurielles des héros et des pères de la nation

Les études de cas proposés permettent donc des mises en perspective fécondes pour répondre aux grandes questions qui surgissent au regard des rapports entre les constructions mémorielles et les usages politiques du passé : la pluralisation politique s'est-elle accompagnée d'une pluralisation des mémoires partout en Afrique ? Cette pluralisation prend-elle des formes différentes selon les contextes ? Le cas échéant, les mémoires qui en découlent sont-elles conflictuelles ou cohabitent-elles de façon

(1) Sandrine Lefranc, Lilian Mathieu et Johanna Siméant, « Les victimes écrivent leur Histoire : introduction », *Raisons politiques*, 30 (2), 2008, p. 5-19, p. 14.

(2) Jean-Hervé Jézéquel, « “Les mangeurs de craies” : socio-histoire d'une catégorie lettrée en situation coloniale. Les instituteurs diplômés de l'école normale William Ponty (c. 1900-c. 1960) », thèse de doctorat en histoire, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 2002.

(3) Jean-François Havard, « Ethos “bul faale” et nouvelles figures de la réussite au Sénégal », *Politique africaine*, 82, 2001, p. 63-77 ; plus largement, voir Richard Banégas et Jean-Pierre Warnier, « Figures de la réussite et imaginaires politiques », *Politique africaine*, 82, 2001, p. 142-160.

pacifique ? Du point de vue des porteurs et des acteurs, ces mémoires sont-elles fragmentées et éclatées entre les différents milieux qui les portent, ou de nouveaux consensus autour d'un imaginaire national renouvelé se dessinent-ils ? Quelle part font-elles alors aux pères de la nation et aux mythes dont ils ont été auréolés ? La diversité des situations montre qu'il importe d'établir une distinction entre les catégories d'entrepreneurs et de promoteurs de mémoires qui mobilisent de façon différenciée les mémoires officielles et les nouvelles contre-mémoires, d'autant plus foisonnantes qu'elles sortent aujourd'hui de la clandestinité. À travers ses institutions, l'État peut continuer à jouer un rôle moteur dans l'entretien et la persistance des mémoires officielles, au besoin redessinées par les nouvelles contingences politiques.

En Tanzanie, la présence de contre-mémoires de Julius Nyerere ne prend sens qu'en raison du rôle de parangon de vertu que l'on fait jouer au père de la nation à l'échelle nationale. Au Burundi, pays ayant connu plusieurs décennies de violence et de massacres interethniques, Louis Rwagasore est la « seule figure acceptable par tous », comme le rappelle Christine Deslaurier, les différentes factions au pouvoir faisant un usage différencié de sa mémoire à des fins de réconciliation nationale. Mais les dynamiques étatiques ne sont nulle part homogènes et univoques. Si Jomo Kenyatta reste dans son pays une icône pour le pouvoir en place, elle cohabite avec d'autres héros, figures oubliées de l'histoire nationale réintroduites dans le panthéon national à l'occasion d'un changement de régime comme le montre bien Hélène Charton. En Guinée, le positionnement du pouvoir en place vis-à-vis de Sékou Touré est ambigu. L'ancien président sert à la fois de repoussoir et d'outil de légitimation politique, ce qui, selon Céline Pauthier, rend les usages politiques de sa mémoire particulièrement labiles. À une autre échelle, et comme la lecture croisée des contributions d'Étienne Smith et de Jean-François Havard le démontre, des groupes au profil bien spécifiques s'identifient avec les idéaux portés par le père de la nation, comme dans les milieux éduqués du Sénégal qui continuent de porter l'héritage de Senghor à l'heure où émergent d'autres critères de la réussite et modèles d'appartenance à la nation sénégalaise. D'autres, à l'inverse, font jouer au père de la nation le rôle de contre-figure, comme les opposants nationalistes zanzibari, présentés par Marie-Aude Fouéré, dont la diabolisation de Julius Nyerere sert le récit de la nation zanzibari en négatif.

Au final, les contributions de ce dossier montrent que la pluralisation des mémoires des héros nationaux et des pères de la nation s'exerce suivant un double mouvement. D'une part, on observe un élargissement des figures remémorées à l'échelle nationale, des mémorialisations multiples succédant à la saturation de l'espace public par la figure unique du père de la nation ; et, d'autre part, s'impose une pluralité des modes de remémoration du père de la nation qui s'appuie sur une diversification des promoteurs de mémoires et des objectifs que ceux-ci s'assignent. Les mémoires des grands hommes constituent, dans tous les cas, un langage commun du politique en tant que répertoire de métaphores, de croyances, de valeurs partagées mais diversement agencées et réappropriées. À l'heure des jubilés, ce tour d'horizon mémoriel des héros nationaux et des pères de la nation africains qui ont marqué cinquante

années d'indépendance engage à penser l'action mémorielle comme une forme du ressourcement du politique.

*Hélène Charton, Les Afriques dans le monde (LAM),
CNRS, 33607, Pessac cedex, France.*

*Marie-Aude Fouéré, Institut français de recherche en Afrique (IFRA),
CNRS, Nairobi, Kenya.*

Hélène Charton est chargée de recherche au CNRS dans le laboratoire Les Afriques dans le monde (LAM) à l'Université de Bordeaux. Ses travaux portent sur l'histoire du Kenya et l'histoire des politiques internationales d'éducation en Afrique. Elle a récemment publié « Réformes éducatives et légitimation politique au Kenya » (*Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, 10, 2011, p. 219-237) et « Acteurs, victimes et témoins de la violence dans l'histoire : l'exemple Mau Mau » (*Cahiers d'études africaines*, 201, p. 169-192). (h.charton@sciencespobordeaux.fr)

Docteur en anthropologie sociale et ethnologie de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), **Marie-Aude Fouéré** travaille sur l'identité, la mémoire et le nationalisme en Tanzanie. Elle est actuellement directrice adjointe et chercheuse pensionnaire à l'Institut français de recherche en Afrique (IFRA) à Nairobi, au Kenya, et chercheuse associée au laboratoire Les Afriques dans le monde (LAM) à Bordeaux. (marieaude.fouere@gmail.com)